Document generated on 04/28/2024 3:24 a.m.

Séquences
La revue de cinéma

Le Bâtard de Dieu

Olivier Lefébure du Bus

Number 166, September–October 1993

URI: https://id.erudit.org/iderudit/59517ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Lefébure du Bus, O. (1993). Review of [*Le Bâtard de Dieu*]. *Séquences*, (166), 57–58.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

socialiste de Saint-Juire-Champgillon, un village (bien réel, même si administré dans la réalité par un autre maire) situé dans la partie sud de la Vendée. Ce projet consiste à ériger dans cette commune, sur un terrain où s'élève un saule majestueux, une imposante médiathèque (l'équivalent de nos maisons de la culture qui seraient doublées d'un centre sportif). Les ambitions du maire déplaisent à l'instituteur qui se garde cependant d'ameuter le village et se contente de hurler son indignation à sa femme et à sa petite fille. Celle-ci se chargera personnellement d'interférer auprès du maire...

Mais auparavant nous aurons eu le loisir de connaître le maire Julien Dechaumes (un nom bien ironique, qui contraste avec son projet de construction luxueuse) et sa compagne, la romancière Bérénice Beaurivage. À l'occasion d'une promenade sur les terres de Saint-Juire, tous deux échangent sur un ton mi-badin des idées bien arrêtées sur les vertus et les vicissitudes de la vie à la campagne et à la ville. Les propos de Julien se veulent modernes et dénotent un intérêt sincère pour les problèmes de sa région. Bérénice, pour sa part, est séduite par la nature, mais superficiellement, et ne peut concevoir qu'on puisse s'absenter de la capitale pendant plus de quelques jours. Il faut voir cette naturiste du dimanche s'extasier devant des fleurs dont elle ignore les noms, mais il faut voir aussi sa mine déconfite lorsque le maire lui signale l'interdiction de les cueillir.

Aucun des deux n'est à court d'arguments, et l'on sourira au souvenir de la peu fructueuse discussion sur l'amour que les mêmes Pascal Greggory et Arielle Dombasle tenaient, dix ans plus tôt, dans **Pauline à la plage**.

Le débat ne s'arrête pas là. Par la bouche des ses personnages, Rohmer multiplie les observations, remarques, opinions sur la société française actuelle, sa politique, ses étiquettes et ses magouilles, le rôle de l'État dans le

Arielle Domsbale

développement — ou la survie — des régions, la responsabilité et le sens de l'initiative des élus. Jusqu'à l'évolution du monde, à sa nécessaire et permanente mutation.

Comme pour se moquer un peu de lui-même et de sa propension à donner la parole à des personnages toujours diserts, Rohmer laisse aussi s'exprimer des témoins plus crédibles de la vie telle qu'elle se déroule à Saint-Juire, et dont les propos plutôt amers traduisent une crainte de voir la région se désertifier. Ces témoins: une commerçante, un objecteur de conscience, un éleveur, un sonneur, quelques autres, sont tous d'authentiques villageois interrogés par ce qu'ils croient être sans doute une véritable journaliste, alors qu'il s'agit d'une actrice jouant ce rôle. Ici, fiction et documentaire s'interpénètrent de telle sorte qu'on ne s'étonne guère de voir le *faux* instituteur clore la série de véritables interviews.

Ce procédé, qui consiste à accréditer la fiction par le recours au documentaire ou au semi-documentaire, Rohmer l'avait déjà amorcé dans **Le Rayon vert**. On se rappellera la séquence où un vieux scientifique explique à trois dames intriguées la façon dont se manifeste le fameux rayon. Comme chez Pierre Perrault, il s'agissait visiblement d'une scène provoquée, organisée, mais où les protagonistes semblaient laissés à eux-mêmes. Dans **L'Arbre**, on est plus près du reportage télévisé. Point commun aux deux séquences: elles soulignent les limites de la fiction, leur fonction essentielle étant d'intégrer et de valoriser un discours d'individus anonymes qui ne sont pas des acteurs.

Cet aspect documentaire sert assez bien les nouvelles préoccupations de Rohmer. Mais au delà de la critique du pouvoir politique et — surtout — de la notion de progrès, le Rohmer moraliste, fidèle à son habitude, propose un choix qui pourrait bien renvoyer dos à dos les divergences apparentes de Julien et Bérénice. La fille de l'instituteur revendique ce choix très simple, celui de privilégier les espaces verts au détriment de l'urbanisation. Malgré leur minceur, ses arguments paraissent pourtant agacer, voire ébranler le maire.

Le hasard aidant, la médiathèque ne verra pas le jour. Satisfait, Rossignol chante à ses élèves un hymne écologiste. Bérénice et Julien lui-même viennent, tour à tour, chanter devant la caméra.

Eh oui, en France, tout finit par des chansons!

Denis Desjardins

L'ARBRE, LE MAIRE ET LA MÉDIATHEQUE — **Réal.**: Eric Rohmer — **Scén.**: Eric Rohmer — **Phot.**: Diane Baratier — **Mont.**: Mary Stephen — **Mus.**: Sébastien Erms — **Son**: Pascal Ribier — **Int.**: Pascal Greggory (Julien Dechaumes), Arielle Dombasle (Bérénice Beaurivage), Fabrice Luchini (Marc Rossignol), Clémentine Amouroux (Blandine Lenoir), François-Marie Banier (Régis Lebrun-Blondet), Michel Jaouen (Antoine Pergola), Jean Parvulesco (Jean Walter), Françoise Etchegaray (Mme Rossignol), Galaxie Barbouth (Zoe Rossignol) — **Prod.**: Françoise Etchegaray — France — 1992 — 105 minutes — **Dist.**: Prima Film.

Le Bâtard de Dieu

Venu présenter son film au dernier Festival des films du monde, Christian Fechner a dit du **Bâtard de Dieu** que c'était une aventure épique destinée à montrer, à travers le parcours initiaque d'un adolescent, le XVIIe siècle tel qu'il était réellement dans la France profonde, c'est-à-dire celui de la misère et de la souffrance. Si l'intention de Fechner était louable et sincère, ses efforts maladroits pour

donner du souffle et de la vraisemblance à son histoire n'aboutissent pas hélas! à la grande fresque historique annoncée. Voici en cinq points, l'analyse d'un ratage ou comment un bon sujet (l'histoire est excellente) peut accoucher d'un mauvais film.

Inspiré du livre de Michel Folco, le scénario s'étire en longueur dans une suite interminable de rencontres pittoresques au lieu de se concentrer sur le personnage principal. La conséquence est que, par moments, certains personnages secondaires passent au premier plan et que nous nous surprenons à porter plus d'intérêt au drame que vit le geôlier (lorsque le baron lui demande de devenir bourreau) qu'à Justinien qui croupit en cellule. Ce transfert d'identification nuit grandement au personnage du héros auquel il est dès lors difficile de s'intéresser puisque moins passionnant.

En revanche, la fin et la résolution du mystère qui entourait la naissance de Justinien sont expédiées en quelques minutes. Les événements se précipitent et les confidences abondent sans que l'on comprenne pourquoi. Ce débalancement du scénario a pour conséquence une excessive lenteur du film durant 150 minutes, puis une précipitation incontrôlée durant les dix dernières minutes.

Si le scénario laisse à désirer par manque de rigueur, les dialogues eux frisent souvent le ridicule. L'histoire se déroulant au XVIIe siècle, les scénaristes ont cru bon de saupoudrer les dialogues de «point», «nenni», «moult» et autres termes de vieux français. Cette maladroite tentative de vieillir les dialogues est naïve et de plus gênante, car elle n'est pas faite systématiquement et en l'espace de dix secondes, un personnage peut s'exprimer à deux niveaux linguistiques différents. Les personnages perdent de leur crédibilité et des rires fusent alors qu'il n'y a rien de drôle.

Autre problème majeur en relation directe avec les dialogues, le ton. Avons-nous affaire à un film d'aventures avec des passages d'humour dans la grande tradition de Jean Marais ou de Gérard Philipe ou à un film comique? Jamais le scénario ne se décide et nous passons d'un genre à l'autre sans savoir si nous devons craindre pour le héros ou nous amuser de ses déboires. Devant la peur ou le rire, les images prennent un autre sens et nos réactions diffèrent. C'est l'erreur la plus grave de Fechner. Il aurait dû clairement situer son film dans un genre et s'y tenir.

Sans inspiration et parfois à la limite du plagiat (merci Jean-Jacques Annaud), la mise en scène de Fechner n'arrange rien. Tous les clichés possibles sur la dureté de l'époque nous sont assenés: rats dans les cellules, tortures, exécutions publiques, etc. Comme pour la musique et la bande son, Fechner a le défaut de la surenchère pour arriver à l'effet voulu, alors que la sobriété est plus efficace que l'excès. À trop vouloir faire grand public, Fechner oublie de porter un regard personnel sur son sujet. Ses réflexions sur l'époque se trouvent dès lors noyées dans les lieux communs et les magnifiques paysages de la Lozère passent inaperçus.

S'il est un reproche que je ne pourrais toutefois pas faire au réalisateur, c'est d'avoir économisé sur les décors. Des sommes considérables ont visiblement été dépensées pour recréer le cadre de vie des gens de l'époque. C'est bien, mais ce fut hélas! au détriment du casting. Les comédiens choisis sont tous de second ordre (B.Haller, T.Holgado) ou de troisième catégorie avec les conséquences que cela entraîne. Livrés à eux-mêmes, nous assistons à des numéros de cabotinage peut-être très savoureux mais jamais à propos. Dans ce contexte et malgré sa perruque d'*heavy métalliste*, Pierre Olivier Mornas en Justinien adulte s'en sort fort bien.

Je doute que le résultat obtenu soit celui que recherchait Christian Fechner et le fossé entre ses intentions premières et l'oeuvre finie est énorme. Il devait rêver du **Bossu** avec Jean Marais, mais il s'est retrouvé avec un film proche des **Quatre Charlots Mousquetaires** (qu'il a produit en 1974). Souhaitons-lui d'avoir un autre coup de foudre pour un roman, mais cette fois-ci de mieux maitrîser son sujet et de ne pas rater son objectif.

Olivier Lefébure du Bus

Les moines que rencontre Justinien

LE BÂTARD DE DIEU — **Réal.**: Christian Fechner — **Scén.**: Christian Fechner, Michel Folco, d'après Dieu et nous seuls pouvons de Michel Folco — **Phot.**: Claude Agostini — **Mus.**: Germinal Terras — **Son**: Pierre Escoffier — **Déc.**: — **Cost.**: — **Int.**: Pierre-Olivier Mornas (Justinien Trouvé), Hervé Ginioux (Justinien enfant), Ticky Holgado (maître Beaulouis, geôlier), Bernard-Pierre Donnadieu (le père adoptif de Justinien), Henri Genès (le grand vigilant), Didier Pain (le prévôt), Chick Ortega (Baldo Cabasson), André Julien (l'Empirique, moine-médecin), Kathle Kriegel (Éponine Coutouly), Patrice Valota (le baron Raoul), Bernard Haller (le juge Cressayet), Roland Blanche (Galive), Jean-Claude Bouillaud (le quéreur de Pardons), Claudine Baschet (la Margotte) — **Prod.**: Christian Fechner — France — 1993 — 160 minutes — **Dist.**: C/FP.

Manhattan Murder Mystery

POUR

Sans en avoir trop l'air, Woody Allen vient de commettre son meilleur film depuis des lustres. Cet exploit, ainsi que la nature jubilatoire de sa réalisation dans **Manhattan Murder Mystery**, s'avèrent d'autant plus surprenants qu'ils surviennent à un moment sombre de la vie personnelle du comique américain. Comme quoi